

Prix Marcel Rudloff 2013
Intervention de M. Philippe Richert
Président du Conseil régional d'Alsace
Ancien ministre
Le samedi 20 avril 2013 à 16 H 30

Monsieur le Président (cher Francis Hirn), Mesdames,
Messieurs, Chers Amis,

Il me revient de vous accueillir aujourd'hui à la Maison de la Région pour décerner le prix de la Tolérance Marcel Rudloff 2013 et c'est avec beaucoup de plaisir que je le fais.

Ce prix a un double mérite. Il distingue, d'abord, celui qui le reçoit. Et aujourd'hui, les raisons sont innombrables de remettre ce prix à Jean-François Bernardini.

Le prix de la Tolérance entretient également le souvenir d'un homme : Marcel Rudloff. Nous l'avons tous connu, fréquenté, apprécié. Et plus encore, je dois le dire : aimé. Il a servi Strasbourg comme maire, l'Alsace comme président du Conseil régional, la République comme parlementaire puis membre du Conseil constitutionnel. Mais, par-dessus tout, il a incarné et tenté de faire vivre, à chaque instant de sa vie et de son engagement public, des valeurs dont nous avons plus que jamais besoin aujourd'hui : la tolérance, la générosité, l'humilité.

Il avait, au fond de lui, cette idée que personne ne détient jamais l'intégralité de la vérité. Chacun, à droite, à gauche, au centre, en a sa part. Et c'est seulement de la rencontre, de la discussion, de l'échange que les hommes de bonne volonté peuvent avancer ensemble.

Le débat public y gagnerait beaucoup, si l'on savait seulement pratiquer un peu plus la tolérance. Mais c'est une discipline, une ascèse difficile. Puisqu'elle impose qu'on écoute l'autre, qu'on prenne en compte ses arguments et que l'on se mette à penser. La force du préjugé, de l'anathème comme de l'idéologie, c'est qu'ils ne réclament, eux, aucun effort... Aucun effort sur soi-même, aucun effort sur le monde...

Voilà pourquoi il est juste de remettre aujourd'hui à Jean-François Bernardini le prix Marcel Rudloff de la Tolérance. Parce que c'est une haute exigence doublée d'une conception profondément humaniste de la culture et de la politique que nous saluons ici.

C'est le salut de l'Alsace à la Corse ! Un salut amical et fraternel.

C'est le salut de tous ceux qui vous aiment ici, le long du Rhin, et de tous ceux qui sont bouleversés jusqu'au plus profond de leur être lorsqu'ils écoutent I Muvrini...

On pourrait croire à un miracle. Et en vérité c'en est un – mais c'est le miracle de la musique et de l'art : des femmes et des hommes qui ne partagent pas la même culture se rencontrent et communient ensemble.

Cher Jean-François Bernardini,

Je ne voudrais surtout rien retirer à la Corse, mais tout est né – ou presque – en Alsace... En 1772, Goethe publie son tout premier texte qui s'intitule : De l'Architecture. Il est consacré à la Cathédrale de Strasbourg, où il vient de poursuivre ses études. Ce petit texte, c'est la naissance du Sturm und Drang. Goethe dit : cette cathédrale n'est pas gothique, c'est le sommet de l'art allemand. Et il en est convaincu : l'art est le produit d'une terre, d'une culture, d'un particularisme...

Mais quelques années plus tard, le grand Goethe se ravise. Il l'écrit à Eckermann : il vient de lire un roman chinois du XIIIe siècle. Il en ressort changé. Il se pose la question, lui qui avait cru que la culture se pratiquait dans l'entre-soi : comment un romancier chinois peut-il toucher à ce point un écrivain allemand ? Rien ne les lie : ni le temps, ni l'époque. Et pourtant...

Alors, Goethe écrit que la patrie de l'artiste, c'est le beau, le bon, le juste, le vrai... Parce que la patrie de l'artiste, c'est l'homme...

Tout réside dans ce : "Et pourtant"... Tout ce qu'est l'art, la musique, la culture et, au final, la politique. La tâche de l'artiste, de l'écrivain, de l'élu, c'est de faire naître le "et pourtant", c'est-à-dire d'ouvrir le champ des possibles et des rencontres, là où les choses nous paraissent si différentes et si opposées.

Ce que vous avez accompli, Jean-François Bernardini, avec "I Muvrini", comme avec votre engagement politique et avec votre fondation, c'est de nous rendre la Corse sensible au cœur et à l'âme, c'est de nous la faire rencontrer et de susciter des échanges particulièrement féconds avec d'autres cultures, celles d'Anggun, de Cheb Mami, de César Anot...

Vous nous avez démontré que le monde n'était pas condamné au choc des cultures et des civilisations. Et c'est ce travail que vous poursuivez avec la fondation Umani... Non, la violence n'est pas inéluctable. Ni en Corse ni ailleurs.

Parce que le message que vous portez, il vaut bien entendu pour la Corse. Mais il vaut pour toute la France, pour l'Europe, pour le monde...

Ici, en Alsace, le Conseil régional organise chaque année le Mois de l'Autre. Tous les lycéens d'Alsace y participent, pour réfléchir et travailler aux valeurs du vivre-ensemble.

Nous ne voulons pas d'une société de violence. Nous ne voulons pas d'une société où chacun se replie sur sa petite identité et sa petite communauté.

Oui, nous sommes fiers de l'identité alsacienne. Nous sommes fiers de notre langue, au point que nous voulons qu'elle vive et que nos enfants, nos petits-enfants la parlent à leur tour. Mais cette identité-là, c'est une identité ouverte, généreuse, accueillante.

En alsacien, lorsqu'on parle d'un fou, on dit "e mäschugga"... Le mot ne vient pas de l'alémanique ni du français. Il vient de l'hébreu... Comme beaucoup d'autres mots d'ailleurs, parce que la présence juive est plus que millénaire ici et qu'une langue, une culture, lorsqu'elles sont vivantes sont accueillantes...

Une langue qui refuse le métissage, c'est une langue qui est déjà morte... Il en va de même pour la culture.

Vous n'avez pas défendu la vision d'une Corse carte postale. Mais bien celle d'une Corse en vie, ouverte sur le monde, qui a à recevoir de lui mais aussi à lui apporter...

Quand je disais, cher Jean-François Bernardini, que tout naît en Alsace, j'exagérais un peu... Au XVIIIe siècle, la grande question qui préoccupe tous les philosophes européens, c'est la question corse... Même Rousseau ira de son "Projet de Constitution pour la Corse", un texte magnifique...

Un siècle plus tard, en 1870, la grande question qui préoccuperait l'Europe de la pensée, c'est la question alsacienne...

Cela crée des liens, forcément, entre la Corse et l'Alsace...

Parce que ce qui a été en jeu, ici et là, c'est la question de la culture, de la citoyenneté, mais aussi de la diversité du monde...

La France a longtemps cru que, pour exister, il fallait qu'elle chante à l'unisson... Et c'est ainsi qu'elle s'est construite. C'est l'histoire. Nous n'avons ni le droit de la juger ni de la remettre en cause. Qui serions-nous pour le faire ? Mais prenons garde : ce n'est pas dans le passé qu'on lit l'avenir, mais dans la volonté des hommes !

Aujourd'hui, la France du XXI^e siècle pourrait comprendre, elle le devrait, que l'harmonie peut naître aussi de la polyphonie et que le contrepoint n'est pas simplement une question musicale, mais une question de liberté et de politique...